

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Des histoires polies

Sylvie Massicotte, *Partir de là, Québec, L'instant même*, 2009, 78 p.

David Dorais



Numéro 103, automne 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61283ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dorais, D. (2010). Compte rendu de [Des histoires polies / Sylvie Massicotte, *Partir de là*, Québec, L'instant même, 2009, 78 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, (103), 79–83.

### Des histoires polies

Sylvie Massicotte, *Partir de là*, Québec, L'instant même, 2009, 78 p.

DEPUIS *L'œil de verre* (L'instant même, 1993), son premier recueil, jusqu'à *Partir de là* (L'instant même, 2009), sa plus récente publication, Sylvie Massicotte bâtit une œuvre cohérente et maîtrisée, l'une des plus connues et des plus lues actuellement dans le monde encore trop restreint des amateurs de nouvelles littéraires. Ce qui fait la particularité des nou-



velles de Sylvie Massicotte est difficile à cerner. Il s'agit généralement de nouvelles brèves se déroulant dans un cadre réaliste et quotidien. L'histoire peut consister soit en une action banale (dans *Partir de là*, par exemple, une avocate rêve d'être écrivaine et prend des notes dans un carnet, ou une adolescente doit faire une rédaction à l'école, mais se laisse distraire par ses pensées), soit en un événement véritablement marquant (funérailles d'un être cher, rupture d'un couple). Mais le réalisme, ici, est trompeur, car les situations sont transformées au point qu'on ne peut les déceler qu'avec peine, comme un petit animal grossi tant de fois au microscope qu'on n'est plus sûr de pouvoir le reconnaître. La façon qu'a l'auteure d'aborder ses histoires et ses personnages est toujours semblable : le point de vue pour lequel opte Sylvie Massicotte n'est pas celui, détaché, froid, clinique, parfois ironique, qu'adoptent les écrivains dans la veine de Raymond Carver (au Québec, on peut penser à Nadine Bismuth dans *Les gens fidèles ne font pas les nouvelles* ou à Lise Tremblay dans *La héronnière*) ; la perspective de l'auteure n'est pas non plus sentimentale, concentrée sur l'intimité des personnages, sur leurs délicats soucis (comme dans *Pourquoi faire une* 79

*maison avec ses morts?* d'Élise Turcotte). En fait, c'est un point de vue entre les deux, c'est-à-dire sensible, attentif à la scène décrite, et en même temps curieusement distant.

Dans *Partir de là* comme dans ses autres recueils, Sylvie Massicotte s'attache aux épisodes opaques de nos existences et amplifie ces moments éphémères où, dans nos paroles et nos gestes, s'infiltrent le doute, la mésentente et l'inquiétude. Des abîmes nous séparent les uns des autres, mais nous finissons par les oublier, ou du moins nous nous efforçons de jeter au-dessus d'eux des ponts qu'on appelle les relations humaines. Chez Sylvie Massicotte, ces ponts entre les individus se fragilisent, rétrécissent, et l'obscurité reprend le dessus. Ses personnages se comprennent mal (au sens réfléchi comme au sens réciproque), malgré leur bonne volonté. Ils peuvent difficilement avoir l'heure juste sur le comportement de leurs semblables, se repérer parmi les signes qu'on leur adresse ; ils ressemblent à l'homme de la nouvelle « Le temps flou », qui marche dans la grisaille avec, sur le nez, des lunettes embuées et, au poignet, une montre tachée au cadran illisible. La vision de l'humanité que l'on trouve dans ces nouvelles n'est ni amère, ni désenchantée, ni pessimiste. C'est une vision résignée, cherchant à examiner ces choses qui, chez d'autres, entraîneraient le désespoir. On croit voir l'auteure hausser les épaules, on croit l'entendre dire : « C'est ainsi, que voulez-vous y faire ? C'est triste, bien sûr, mais n'est-ce pas tout de même beau et fascinant ? » Elle accueille le mystère présent entre les êtres. Et même quand les personnages arrivent à s'entendre, le rapport d'incompréhension persiste à un autre plan, c'est-à-dire entre le lecteur et l'histoire qu'il lit.

En effet, les textes de Sylvie Massicotte se présentent souvent comme des énigmes à déchiffrer. Certaines se rapprochent du genre de la nouvelle à chute, repoussant le plus possible la révélation catastrophique (« Roberto » consiste en la confession d'une femme à sa meilleure amie à propos du fait qu'elle a revu un ancien amant, qu'elle part avec lui et qu'elle quitte son époux... à qui elle souhaite d'être heureux avec cette même amie car, dévoile-t-elle à la fin, « je l'ai

toujours su, pour vous deux »). D'autres nouvelles, sans se terminer par une chute, possèdent une part de mystère, une densité telle que, une fois la lecture finie, le lecteur veut retourner sur ses pas pour observer certains détails, puis en fin de compte reprendre le chemin à partir du début pour découvrir les tournants du récit. On croit en repérer deux ou trois, mais ce n'est pas sûr, et on en arrive souvent à constater que chaque mot écrit par l'auteure est significatif, que chaque pierre posée a sa fonction et que, toutes assemblées, ces pierres forment un escalier aux marches discrètes, à peine surélevées, qui nous guide imperceptiblement.

On le voit, Sylvie Massicotte fait partie de ces écrivains qui élaguent sans pitié leurs textes. Rien d'inutile. C'est à cette concision que tient en partie l'étrangeté de ses nouvelles. L'effet de réel cède le pas à de purs impératifs esthétiques, qui tordent la réalité et lui donnent une forme aux angles inusités, aux facettes complexes. Cette structure adamantine confère aux histoires une qualité d'abstraction non pas thématique (au sens où il s'agirait de sujets « universels », ce qui ne veut rien dire), mais poétique (au sens large), c'est-à-dire une séparation d'avec l'existence et une re-création dans le domaine « artificiel » du littéraire. Ce ne sont pas pour autant des constructions sèchement intellectuelles : l'émotion à l'origine de l'inspiration est préservée, elle continue de vivre au cœur du savant assemblage. On peut penser à Cézanne, pour ce mélange de géométrisation impitoyable et d'observation scrupuleuse du monde qui nous entoure.

Cette association inusitée est spécialement observable dans « Une enfant ». La femme qui raconte l'histoire va voir sa mère hospitalisée. Elle sait que chaque visite peut être la dernière. Cette fois, elle a apporté des écorces d'orange enrobées de chocolat noir. Elle en offre aux autres personnes dans la chambre : une jeune Gaspésienne en attente d'un diagnostic, loin de ses enfants, et une inconnue qui patiente, les pieds dans des pantoufles Mickey Mouse, pendant que son mari se fait opérer. La narratrice éteint les lumières, les quatre femmes regardent le coucher de soleil. Arrive une docteure, 81

une Noire (mais est-ce important ?). Elle examine la mère, dont les chevilles enflées et bleutées sont la conséquence d'étriers trop serrés lors de l'un de ses accouchements. La mère remarque, à propos de ses filles, qu'« elles n'ont pas d'enfants. Elles [lui] ont bien obéi ». La médecin non plus n'a pas d'enfants, confie-t-elle : la carrière avant tout. Plus tard, dans l'ascenseur, la narratrice voit un couple avec sa petite fille de cinq jours. Enfin, dans le stationnement, elle regarde les fenêtres illuminées de l'hôpital et en aperçoit « une, moins éclairée que les autres, derrière laquelle une main s'agite ».

Cette nouvelle, comme presque toujours chez Sylvie Massicotte, ne raconte rien qui soit hors du commun. Et les notations sur le décor, les courts épisodes, les paroles des protagonistes s'imbriquent avec tant de naturel, sans relation ni fonction apparentes, qu'on croit observer une scène extraite de la vie quotidienne et déposée intacte dans le livre. Aucune péripétie, presque pas d'histoire, rien que le cours ennuyant des choses même les plus graves. Pourtant, on ressent la présence d'un ordre secret derrière cette peinture apparemment banale. Des récurrences se perçoivent, signes d'une démarche artistique, c'est-à-dire d'un souci d'agencement : les images de l'enfant, de la femme (aucun personnage masculin), de la lumière, de l'enfermement, de la solitude. Mais est-ce que ce sont de véritables indices à interpréter ou de simples accessoires pour la narration ? Quelle est exactement la différence entre les uns et les autres ? Le lecteur découvre l'histoire d'un deuil, une détresse comme plusieurs en ont vécu, mais la structure porteuse affleure ici et là, révélant l'intervention de l'auteure, qui va au-delà de l'alignement d'anecdotes réalistes. Ce travail d'écrivain met en place une construction qui donne, sinon un sens, du moins une forme particulière à la mort de la mère, donc un certain contrôle sur cette mort et peut-être une consolation.

Le thème de la mort est spécialement présent dans *Partir de là*. Les six premières nouvelles du recueil et les trois dernières mentionnent toutes, voire mettent en scène le décès d'un individu, généralement un parent. La nouvelle finale,

« La petite pièce », est le monologue émouvant d'une femme au salon funéraire, fait de répétitions qui servent à évoquer la stupeur et l'incrédulité ressenties devant cet objet d'une simplicité inconcevable, le cadavre de sa propre mère : « Une semaine auparavant, elle m'avait informée "Si tu veux, tu vas pouvoir me voir morte, ils ont dit que ce serait possible". Et c'était possible qu'elle soit morte et que je sois là, tout à coup, c'était possible. » Dans le reste du livre, les histoires racontent toutes sortes de départs, qui souvent concernent un couple. Le titre *Partir de là* acquiert ainsi un sens plus large que la seule thématique de la mort, preuve que Sylvie Massicotte, dans ce cinquième recueil de nouvelles, sait traiter de sujets variés et continue d'exploiter toute l'étendue de son talent.

**David Dorais**

### Étrangetés chinoises

Yu Hua, *Un amour classique*, Arles, Actes Sud, coll. « Babel », 2009, 258 p.

CONNaissez-vous Yu Hua ? Il est l'un des écrivains les plus célèbres en Chine, et l'un des écrivains chinois les plus lus dans le monde. Né en 1960, il est d'abord dentiste avant d'opter, en 1983, pour la carrière littéraire. Dès son premier livre, *Le vendeur de sang*, son univers est mis en place : gens pauvres des classes urbaines, cruauté de la société, mystère des relations humaines, noirceur de l'âme, forte présence du corps sous son aspect le plus organique. La notoriété lui vient avec le roman *Vivre !*, dont l'adaptation cinématographique par Zhang Yimou remporte le Grand Prix du jury à Cannes en 1994 et se voit bannie en Chine, avec pour effet immédiat, bien sûr, de faire bondir les ventes du livre. Son autre grand succès, la saga *Brothers*, paraît en français en 2008. Yu Hua est surtout romancier ; son œuvre ne compte officiellement qu'un recueil de nouvelles, *Sur la route à dix-huit ans*, paru chez Actes Sud en 2009, la même année qu'*Un amour classique*.

